L’Encyclopédie/1re édition/CHINOIS

Diderot

L’Encyclopédie, 1re éd.

(Tome 3, p. 341-348).

* CHINOIS, (Philosophie des) s. m. pl. Ces peuples qui sont, d’un consentement unanime, supérieurs à toutes les nations de l’Asie, par leur ancienneté, leur esprit, leurs progrès dans les arts, leur sagesse, leur politique, leur goût pour la philosophie, le disputent même dans tous ces points, au jugement de quelques auteurs, aux contrées de l’Europe les plus éclairées.

Si l’on en croit ces auteurs, les *Chinois* ont eu des sages dès les premiers âges du monde. Ils avoient des cités érudites ; des philosophes leur avoient prescrit des plans sublimes de philosophie morale, dans un tems où la terre n’étoit pas encore bien essuyée des eaux du déluge : témoins Isaac Vossius, Spizelius, & cette multitude innombrable de missionnaires de la compagnie de Jesus, que le desir d’étendre des lumieres de notre sainte religion, a fait passer dans ces grandes & riches contrées.

Il est vrai que Budée, Thomasius, Gundling, Heumann, & d’autres écrivains dont les lumieres sont de quelques poids, ne nous peignent pas les *Chinois* en beau ; que les autres missionnaires ne sont pas d’accord sur la grande sagesse de ces peuples, avec les missionnaires de la compagnie de Jesus, & que ces derniers ne les ont pas même regardé tous d’un œil également favorable.

Au milieu de tant de témoignages opposés, il sembleroit que le seul moyen qu’on eût de découvrir la vérité, ce seroit de juger du mérite des *Chinois* par celui de leurs productions les plus vantées. Nous en avons plusieurs collections ; mais malheureusement on est peu d’accord sur l’authenticité des livres qui composent ces collections : on dispute sur l’exactitude des traductions qu’on en a faites, & l’on ne rencontre que des ténebres encore fort épaisses, du côté même d’où l’on étoit en droit d’attendre quelques traits de lumiere.

La collection publiée à Paris en 1687 par les PP. Intorcetta, Hendrick, Rougemont, & Couplet, nous présente d’abord le *ta-hio* ou le *scientia magna,* ouvrage de Confucius publié par Cemçu un de ses disciples. Le philosophe *Chinois* s’y est proposé d’instruire les maîtres de la terre dans l’art de bien gouverner, qu’il renferme dans celui de connoître & d’acquérir les qualités nécessaires à un souverain, de se commander à soi-même, de savoir former son conseil & sa cour, & d’élever sa famille.

Le second ouvrage de la collection, intitulé *chumyum,* ou *de medio sempiterno,* ou *de mediocritate in rebus omnibus tenenda,* n’a rien de si fort sur cet objet qu’on ne pût aisément renfermer dans quelques maximes de Séneque.

Le troisieme est un recueil de dialogues & d’apophtegmes sur les vices, les vertus, les devoirs, & la bonne conduite : il est intitulé *lun-yu.* On trouvera a la fin de cet article, les plus frappans de ces apophtegmes, sur lesquels on pourra apprétier ce troisieme ouvrage de Confucius.

Les savans éditeurs avoient promis les écrits de Mencius, philosophe *Chinois ;* & François Noel, missionnaire de la même compagnie, a satisfait en 1711 à cette promesse en publiant six livres classiques *Chinois,* entre lesquels on trouve quelques morceaux de Mencius. Nous n’entrerons point dans les différentes contestations que cette collection & la précédente ont excitées entre les érudits. Si quelques faits hasardés par les éditeurs de ces collections, & démontrés faux par des savans Européens, tel, par exemple, que celui des tables astronomiques données pour authentiquement *Chinoises,* & convaincues d’une correction faite sur celles de Ticho, sont capables de jetter des soupçons dans les esprits sans partialité ; les moins impartiaux ne peuvent non plus se cacher que les adversaires de ces pénibles collections ont mis bien de l’humeur & de la passion dans leur critique.

La chronologie *Chinoise* ne peut être incertaine, sans que la premiere origine de la philosophie chez les *Chinois* ne le soit aussi. Fohi est le fondateur de l’empire de la Chine, & passe pour son premier philosophe. Il regna en l’an 2954 avant la naissance de Jesus-Christ. Le cycle *Chinois* commence l’an 2647 avant Jesus-Christ, la huitieme année du regne de Hoangti. Hoangti eut pour prédécesseurs Fohi & Xinung. Celui-ci regna 110, celui-là 140 ; mais en suivant le système du P. Petau, la naissance de Jesus-Christ tombe l’an du monde 3889, & le déluge l’an du monde 1656 : d’où il s’ensuit que Fohi a regné quelques siecles avant le déluge ; & qu’il faut ou abandonner la chronologie des livres sacrés, ou celle des *Chinois.* Je ne crois pas qu’il ait à choisir ni pour un Chrétien, ni pour un Européen sensé, qui, lisant dans l’histoire de Fohi que sa mere en devint enceinte par l’arc-en-ciel, & une infinité de contes de cette force, ne peut guere regarder son regne comme une époque certaine, malgré le témoignage unanime d’une nation.

En quelque tems que Fohi ait regné, il paroît avoir fait dans la Chine plûtôt le rôle d’un Hermès ou d’un Orphée, que celui d’un grand philosophe ou d’un savant théologien. On raconte de lui qu’il inventa l’alphabet & deux instrumens de musique, l’un à vingt-sept cordes & l’autre à trente-six. On a prétendu que le livre *ye-kim* qu’on lui attribue, contenoit les secrets les plus profonds ; & que les peuples qu’il avoit rassemblés & civilisés avoient appris de lui qu’il existoit un Dieu, & la maniere dont il vouloit être adoré.

Cet *ye-kim* est le troisieme de l’*u-kim* ou du recueil des livres les plus anciens de la Chine. C’est un composé de lignes entieres & de lignes ponctuées, dont la combinaison donne soixante-quatre figures différentes. Les *Chinois* ont regardé ces figures comme une histoire emblématique de la nature, des causes de ses phénomenes, des secrets de la divination, & de je ne sai combien d’autres belles connoissances, jusqu’à ce que Leibnitz ait déchiffré l’énigme, & montré à toute cette Chine si pénétrante, que les deux lignes de Fohi n’étoient autre chose que les élémens de l’arithmétique binaire. *V.* Binaire. Il n’en faut pas pour cela

mépriser davantage les *Chinois ;* une nation très-éclairée a pû sans succès & sans deshonneur chercher pendant des siecles entiers, ce qu’il étoit reserve à Leibnitz de découvrir.

L’empereur Fohi transmit à ses successeurs sa maniere de philosopher. Ils s’attacherent tous à perfectionner ce qu’il passe pour avoir commencé, la science de civiliser les peuples, d’adoucir leurs mœurs, & de les accoûtumer aux chaînes utiles de la société. Xin-num fit un pas de plus. On reçut de lui des préceptes d’agriculture, quelques connoissances des plantes, les premiers essais de la medecine. Il est très incertain si les *Chinois* étoient alors idolatres, athées, ou déistes. Ceux qui prétendent démontrer qu’ils admettoient l’existence d’un Dieu tel que nous l’adorons, par le sacrifice que fit Ching-tang dans un tems de famine, n’y regardent pas d’assez près.

La philosophie des souverains de la Chine paroît avoir été long-tems toute politique & morale, à en juger par le recueil des plus belles maximes des rois *Yao, Xum, & Yu :* ce recueil est intitulé *u-kim ;* il ne contient pas seulement ces maximes : elles ne forment que la matiere du premier livre qui s’appelle *xu-kim.* Le second livre ou le *xy-kim* est une collection de poëmes & d’odes morales. Le troisieme est l’ouvrage linéaire de Fohi dont nous avons parlé. Le quatrieme ou le *chum-cieu,* ou le printems & l’automne, est un abregé historique de la vie de plusieurs princes, où leurs vices ne sont pas déguisés. Le cinquieme ou le *li-ki* est une espece de rituel où l’on a joint à l’explication de ce qui doit être observé dans les cérémonies profanes & sacrées, les devoirs des hommes en tout état, au tems des trois familles impériales, *Hia, Xam, & Cheu.* Confucius se vantoit d’avoir puisé ce qu’il connoissoit de plus sage dans les écrits des anciens rois *Yao & Xun.*

L’*u-kim* est à la Chine le monument littéraire le plus saint, le plus sacré, le plus authentique, le plus respecté. Cela ne l’a pas mis à l’abri des commentaires ; ces hommes dans aucun tems, chez aucune nation, n’ont rien laissé d’intact. Le commentaire de l’*u-kim* a formé la collection *su-xu.* Le *su-xu* est très-estimé des *Chinois :* il contient le *scientia magna,* le *medium sempiternum,* les *ratiotinantium sermones,* & l’ouvrage de Mencius *de natura, moribus, ritibus, & officiis.*

On peut regarder la durée des regnes des rois philosophes, comme le premier âge de la philosophie *Chinoise.* La durée du second âge où nous allons entrer, commence à Roosi ou *Li-lao-kiun,* & finit à la mort de Mencius. La Chine eut plusieurs philosophes particuliers long-tems avant Confucius. On fait sur-tout mention de Roosi ou *Li-lao-kiun,* ce qui donne assez mauvaise opinion des autres. Roosi, ou *Li-lao-kiun,* ou *Lao-tan,* naquit 346 ans après Xekia, ou 504 ans avant Jesus-Christ, à Sokoki, dans la province de Soo. Sa mere le porta quatre-vingts-un ans dans son sein ; il passa pour avoir reçu l’ame de Sancti Kasso, un des plus célebres disciples de Xekia, & pour être profondément versé dans la connoissance des dieux, des esprits, de l’immortalité des ames, *&c.* Jusqu’alors la philosophie avoit été morale. Voici maintenant de la métaphysique, & à sa suite des sectes, des haines, & des troubles.

Confucius ne paroît pas avoir cultivé beaucoup cette espece de philosophie ; il faisoit trop de cas de celle des premiers souverains de la Chine. Il naquit 451 ans avant Jesus-Christ, dans le village de *Ceu-ye,* au royaume de *Xantung.* Sa famille étoit illustre : sa naissance fut miraculeuse, comme on pense bien. On entendit une musique céleste autour de son berceau. Les premiers services qu’on rend aux nouveaux nés, il les reçut de deux dragons. Il avoit à six ans la hauteur d’un homme fait, & la gravité d’un vieillard. Il se livra à quinze ans à l’étude de la

littérature & de la philosophie. Il étoit marié à vingt ans. Sa sagesse l’éleva aux premieres dignités : mais inutile, odieux peut-être & déplacé dans une cour voluptueuse & débauchée, il la quitta pour aller dans le royaume de *Sum* instituer une école de philosophie morale. Cette école fut nombreuse ; il en sortit une foule d’hommes habiles & d’honnêtes citoyens. Sa philosophie étoit plus en action qu’en discours. Il fut chéri de ses disciples pendant sa vie ; ils le pleurerent long-tems après sa mort. Sa mémoire & ses écrits sont dans une grande vénération. Les honneurs qu’on lui rend encore aujourd’hui, ont excité entre nos missionnaires les contestations les plus vives. Ils ont été regardés par les uns comme une idolatrie incompatible avec l’esprit du Christianisme : d’autres n’en ont pas jugé si séverement. Ils convenoient assez les uns & les autres, que si le culte qu’on rend à Confucius étoit religieux, ce culte ne pouvoit être toléré par des Chrétiens : mais les missionnaires de la compagnie de Jesus ont toûjours prétendu qu’il n’étoit que civil.

Voici en quoi le culte consistoit. C’est la coûtume des *Chinois* de sacrifier aux ames de leurs parens morts : les philosophes rendent ce devoir particulierement à Confucius. Il y a proche de l’école Confucienne un autel consacré à sa mémoire, & sur cet autel l’image du philosophe, avec cette inscription : *C’est ici le throne de l’ame de notre très-saint & très-excellent premier maître Confucius.* Là s’assemblent les lettrés, tous les équinoxes, pour honorer par une offrande solennelle le philosophe de la nation. Le principal mandarin du lieu fait la fonction de prêtre ; d’autres lui servent d’acolytes : on choisit le jour du sacrifice avec des cérémonies particulieres ; on se prépare à ce grand jour par des jeûnes. Le jour venu, on examine l’hostie, on allume des cierges, on se met à genoux, on prie ; on a deux coupes, l’une pleine de sang, l’autre de vin ; on les répand sur l’image de Confucius ; on benit les assistans, & chacun se retire.

Il est très-difficile de décider si Confucius a été le Socrate ou l’Anaxagoras de la Chine : cette question tient à une connoissance profonde de la langue ; mais on doit s’appercevoir par l’analyse que nous avons faite plus haut de quelques-uns de ses ouvrages, qu’il s’appliqua davantage à l’étude de l’homme & des mœurs, qu’à celle de la nature & de ses causes.

Mencius parut dans le siecle suivant. Nous passons tout de suite à ce philosophe, parce que le Roosi des Japonois est le même que le *Li-lao-kiun* des *Chinois,* dont nous avons parlé plus haut. Mencius a la réputation de l’avoir emporté en subtilité & en éloquence sur Confucius, mais de lui avoir beaucoup cédé par l’innocence des mœurs, la droiture du cœur, & la modestie des discours. Toute littérature & toute philosophie furent presque étouffées par *Xi-hoam-ti* qui régna trois siecles ou environ après celui de Confucius. Ce prince jaloux de ses prédécesseurs, ennemi des savans, oppresseur de ses sujets, fit brûler tous les écrits qu’il put recueillir, à l’exception des livres d’agriculture, de medecine, & de *magie*. Quatre cents soixante savans qui s’étoient réfugiés dans des montagnes avec ce qu’ils avoient pû emporter de leurs bibliotheques, furent pris & expirerent au milieu des flammes. D’autres, à-peu-près en même nombre, qui craignirent le même sort, aimerent mieux se précipiter dans les eaux du haut des rochers d’une île où ils s’étoient renfermés. L’étude des lettres fut proscrite sous les peines les plus séveres ; ce qui restoit de livres fut négligé ; & lorsque les princes de la famille de *Han* s’occuperent du renouvellement de la littérature, à peine put-on recouvrer quelques ouvrages de Confucius & de Mencius. On tira des crevasses d’un mur un exemplaire de Confucius à demi-pourri ; & c’est sur cet exemplaire défectueux qu’il paroît qu’on a fait les copies qui l’ont multiplié.

Le renouvellement des lettres peut servir de date au troisieme période de l'ancienne philosophie *Chinoise*.

La secte de *Foe* se répandit alors dans la Chine, & avec elle l'idolatrie, l'athéisme, & toutes sortes de superstitions ; ensorte qu'il est incertain si l'ignorance dans laquelle la barbarie de *Xi-hoam-ti* avoit plongé ces peuples, n'étoit pas préférable aux fausses doctrines dont ils furent infectés. *Voyez à l'article de la* PHIOSOPHIE DES JAPONOIS, l'histoire de la philosophie de Xekia, de la secte de Roosi, & de l'idolatrie de Foe. Cette secte fut suivie de celle des Quiétistes ou *Uu-guei-kiao, nihil agentium*. Trois siecles après la naissance de J. C. l'empire fut plein d'une espece d'hommes qui s'imaginerent être d'autant plus parfaits, c'est-à-dire, selon eux, plus voisins du principe aérien, qu'ils étoient plus oisifs. Ils s'interdisoient, autant qu'il étoit en eux, l'usage le plus naturel des sens. Ils se rendoient statues pour devenir air : cette dissolution étoit le terme de leur espérance, & la derniere récompense de leur inertie philosophique. Ces Quiétistes furent négligés pour les *Fan-chin ;* ces Epicuriens parurent dans le cinquieme siecle. Le vice, la vertu, la providence, l'immortalité, *&c.* étoient pour ceux-ci des noms vuides de sens. Cette philosophie est malheureusement trop commode pour cesser promptement : il est d'autant plus dangereux que tout un peuple soit imbu de ses principes.

On fait commencer la philosophie *Chinoise* du moyen âge aux dixieme & onzieme siecles, sous les deux philosophes *Cheu-cu & Chim-ci*. Ce furent deux politheistes, selon les uns ; deux athées selon les autres ; deux déistes selon quelques-uns, qui prétendent que ces auteurs défigurés par les commentateurs, leur ont l'obligation entiere de toutes les absurdités qui ont passé sous leurs noms. La secte des lettrés est venue immédiatement après celles de *Cheu-cu* & de *Chim-ci*. Elle a divisé l'empire sous le nom de *Ju-kiao,* avec les sectes *Foe-kiao & Lao-kiao,* qui ne sont vraissemblablement que trois combinaisons différentes de superstitions, d'idolatrie, & de polythéisme ou d'athéisme. C'est ce dont on jugera plus sainement par l'exposition de leurs principes que nous allons placer ici. Ces principes, selon les auteurs qui paroissent les mieux instruits, ont été ceux des philosophes du moyen âge, & sont encore aujourd'hui ceux des lettrés, avec quelques différences qu'y aura apparemment introduit le commerce avec nos savans.

Principes des philosophes Chinois du moyen âge & des lettrés de celui-ci. 1. Le devoir du philosophe est de chercher quel est le premier principe de l'univers : comment les causes générales & particulieres en sont émanées ; quelles sont les actions de ces causes, quels sont leurs effets ; qu'est-ce que l'homme relativement à son corps & à son ame ; comment il conçoit, comment il agit ; ce que c'est que le vice, ce que c'est que la vertu ; en quoi l'habitude en consiste ; quelle est la destinée de chaque homme ; quels sont les moyens de la connoître : & toute cette doctrine doit être exposée par symboles, énigmes, nombres, figures, & hiéroglyphes.

2. La science est ou antécédente, *sien tien hio,* & s'occupe de l'être & de la substance du premier principe, du lieu, du mode, de l'opération des causes premieres considérées en puissance ; ou elle est subséquente, & elle traite de l'influence des principes immatériels dans les cas particuliers ; de l'application des forces actives pour augmenter, diminuer, altérer ; des ouvrages ; des choses de la vie civile ; de l'administration de l'empire ; des conjonctures convenables ou non ; des tems propres ou non, *&c.*

Science antécédente. 1. La puissance qui domine sur les causes générales, s’appelle *ti-chu-chu-zai-kuin-wang-huang :* ces termes sont l’énumération de ses qualités.

2. Il ne se fait rien de rien. Il n’y a donc ni principe ni cause qui ait tiré tout du néant.

3. Tout n’étant pas de toute éternité, il y a donc eu de toute éternité un principe des choses, antérieur aux choses : *li* est ce principe ; *li* est la raison premiere, & le fondement de la nature.

4. Cette cause est l’Etre infini, incorruptible, sans commencement ni fin ; sans quoi elle ne seroit pas cause premiere & derniere.

5. Cette grande cause universelle n’a ni vie, ni intelligence, ni volonté ; elle est pure, tranquille, subtile, transparente, sans corporéité, sans figure. ne s’atteint que par la pensée comme les choses spirituelles ; & quoiqu’elle ne soit point spirituelle, elle n’a ni les qualités actives, ni les qualités passives des élémens.

6. *Li,* qu’on peut regarder comme la matiere premiere, a produit l’air à cinq émanations, & cet air est devenu par cinq vicissitudes sensible & palpable.

7. *Li* devenu par lui-même un globe infini, s’appelle *tai-hien,* perfection souveraine.

8. L’air qu’il a produit a cinq émanations, & rendu palpable par cinq vicissitudes, est incorruptible comme lui ; mais il est plus matériel, & plus soûmis à la condensation, au mouvement, au repos, à la chaleur, & au froid.

9. *Li* est la matiere premiere. *Tai-kie* est la seconde.

10. Le froid & le chaud sont les causes de toute génération & de toute destruction. Le chaud naît du mouvement. Le froid naît du repos.

11. L’air contenu dans la matiere seconde ou le chaos, a produit la chaleur en s’agitant de lui même. Une portion de cet air est restée en repos & froide. L’air est donc froid ou chaud. L’air chaud est pur, clair, transparent, & leger. L’air froid est impur, obscur, épais, & pesant.

12. Il y a donc quatre causes physiques, le mouvement & le repos, la chaleur & le froid. On les appelle *tung-cing-in-iang*.

13. Le froid & le chaud sont étroitement unis : c’est la femelle & le mâle. Ils ont engendré l’eau la premiere, & le feu après l’eau. L’eau appartient à l’*in,* le feu à l’*iang*.

14. Telle est l’origine des cinq élémens, qui constituent *tai-kie,* ou *in-iang,* ou l’air revêtu de qualités.

15. Ces élémens sont l’eau, élément septentrional ; le feu, élément austral ; le bois, élément oriental ; le métal, élément occidental ; & la terre, qui tient le milieu.

16. *Ling-yang* & les cinq élémens ont produit le ciel, la terre, le soleil, la lune, & les planetes. L’air pur & leger porté en-haut, a fait le ciel ; l’air épais & lourd précipité en-bas, a fait la terre.

17. Le ciel & la terre unissant leurs vertus, ont engendré mâle & femelle. Le ciel & la mer sont d’*iang,* la terre & la femme sont d’*in*. C’est pourquoi l’empereur de la Chine est appellé *roi du ciel ;* & l’empire sacrifie au ciel & à la terre ses premiers parens.

18. Le ciel, la terre, & l’homme sont une source féconde qui comprend tout.

19. Et voici comment le monde fut fait. Sa machine est composée de trois parties primitives, principes de toutes les autres.

20. Le ciel est la premiere ; elle comprend le soleil, la lune, les étoiles, les planetes, & la région de l’air où sont épars les cinq élémens dont les choses inférieures sont engendrées.

21. Cette région est divisée en huit *kuas* ou portions, où les élémens se modifient diversement, & conspirent avec les causes universelles efficientes.

22. La terre est la seconde cause primitive ; elle comprend les montagnes, les fleuves, les lacs, & les mers, qui ont aussi des causes universelles efficientes, qui ne sont pas sans énergie.

23. C’est aux parties de la terre qu’appartiennent le *kang* & l’*ieu,* le fort & le foible, le dur & le mou, l’âpre & le doux.

24. L’homme est la troisieme cause primitive. Il a des actions & des générations qui lui sont propres.

25. Ce monde s’est fait par hasard, sans destin, sans intelligence, sans prédestination, par une conspiration fortuite des premieres causes efficientes.

26. Le ciel est rond, son mouvement est circulaire, ses influences suivent la même direction.

27. La terre est quarrée ; c’est pourquoi elle tient le milieu comme le point du repos. Les quatre autres élémens sont à ses côtés.

28. Outre le ciel il y a encore une matiere premiere infinie ; elle s’appelle *li ;* le *tai-kie* en est l’émanation : elle ne se meut point ; elle est transparente, subtile, sans action, sans connoissance ; c’est une puissance pure.

29. L’air qui est entre le ciel & la terre est divisé en huit cantons : quatre sont méridionaux, où regne *iang* ou la chaleur : quatre sont septentrionaux, où dure l’*in* ou le froid. Chaque canton a son *kua* ou sa portion d’air ; c’est-là le sujet de l’énigme de Fohi. Fohi a donné les premiers linéamens de l’histoire du monde. Confucius les a développés dans le livre *lie-kien*.

Voilà le système des lettrés sur l’origine des choses. La métaphysique de la secte de *Taoçu* est la même. Selon cette secte, *tao* ou *cahos,* a produit *un ;* c’est *tai-kie* ou la matiere seconde ; *tai-kie* a produit *deux, in & leang ;* deux ont produit *trois, tien, ty, gin, san, zay,* le ciel, la terre, & l’homme ; trois ont produit tout ce qui existe.

Science subséquente. Vuem-Vuam, & Cheu-Kung son fils, en ont été les inventeurs : elle s’occupe des influences célestes sur les tems, les mois, les jours, les signes du zodiaque, & de la futurition des évenemens, selon laquelle les actions de la vie doivent être dirigées. Voici ses principes.

1. La chaleur est le principe de toute action & de toute conservation ; elle naît d'un mouvement produit par le soleil voisin, & par la lumiere éclatante : le froid est cause de tout repos & de toute destruction ; c'est une suite de la grande distance du soleil, de l'éloignement de la lumiere, & de la présence des ténebres.

2. La chaleur regne sur le printems & sur l'été ; l'automne & l'hyver sont soûmis au froid.

3. Le zodiaque est divisé en huit parties ; quatre appartiennent à la chaleur, & quatre au froid.

4. L'influence des causes efficientes universelles se calcule en commençant au point cardinal ou *kua,* appellé *chin ;* il est oriental ; c'est le premier jour du printems, ou le cinq ou six de Février.

5. Toutes choses ne sont qu'une seule & même substance.

6. Il y a deux matieres principales ; le chaos infini ou *li ;* l'air ou *tai-kie,* émanation premiere de *li :* cette émanation contient en soi l'essence de la matiere premiere, qui entre conséquemment dans toutes ses productions.

7. Après la formation du ciel & de la terre, entre l'un & l'autre se trouva l'émanation premiere ou l'air, matiere la plus voisine de toutes les choses corruptibles.

8. Ainsi tout est sorti d'une seule & même essence, substance, nature, par la condensation, principe des figures corporelles, par les modifications variées selon les qualités du ciel, du soleil, de la lune, des étoiles, des planetes, des élémens, de la terre, de l'instant, du lieu, & par le concours de toutes ces qualités.

9. Ces qualités sont donc la forme & le principe des opérations intérieures & extérieures des corps composés.

10. La génération est un écoulement de l'air primitif ou du chaos modifié sous des figures, & doüé de qualités plus ou moins pures ; qualités & figures combinées selon le concours du soleil, & des autres causes universelles & particulieres.

11. La corruption est la destruction de la figure extérieure, & la séparation des qualités, des humeurs, & des esprits unis dans l'air : les parties d'air desunies, les plus legeres, les plus chaudes, & les plus pures, montent ; les plus pesantes, les plus froides, & les plus grossieres, descendent : les premieres s'appellent *xin & hoen,* esprits purs, ames séparées ; les secondes s'appellent *kuei,* esprits impurs, ou les cadavres.

12. Les choses different & par la forme extérieure, & par les qualités internes.

13. Il y a quatre qualités : le *ching,* droit, pur, & constant ; le *pien,* courbe, impur & variable ; le *tung,* pénétrant, & subtil ; le *se,* épais, obscur, & impénétrable. Les deux premieres sont bonnes & admises dans l'homme ; les deux autres sont mauvaises, & reléguées dans la brute & les inanimés.

14. Des bonnes qualités naît la distinction du parfait & de l'imparfait, du pur & de l'impur dans les choses : celui qui a reçû les premiers de ces modes, est un héros ou un lettré ; la raison le commande ; il laisse loin de lui la multitude : celui qui a

reçû les secondes, est obscur & cruel ; sa vie est mauvaise ; c’est une bête sous une figure humaine : celui qui participe des unes & des autres, tient le milieu ; c’est un bon homme, sage & prudent ; il est du nombre des *hien-lin.*

15. *Taie-kie,* ou la substance universelle, se divise en *lieu & vû* est la substance figurée, corporelle, matérielle, étendue, solide, & résistante ; *lieu* est la substance moins corporelle, mais sans figure déterminée, comme l’air ; on l’appelle *vu, kung-hieu, vu-kung,* néant, vuide.

16. Le néant ou vuide, ou la substance sans qualité & sans accident, *tai vu, tai kung,* est la plus pure, la plus subtile, & la plus simple.

17. Cependant elle ne peut subsister par elle-même, mais seulement par l’air primitif ; elle entre dans tout composé ; elle est très-aérienne ; on l’appelle *ki :* il ne faut pas la confondre avec la nature immatérielle & intellectuelle.

18. De *li* pur, ou du chaos ou séminaire universel des choses, sortent cinq vertus ; la piété, la justice, la religion, la prudence, & la fidélité avec tous ses attributs : de *li* revêtu de qualités, & combiné avec l’air primitif, naissent cinq élémens physiques & moraux, dont la source est commune.

19. *Li* est donc l’essence de tout, ou, selon l’expression de Confucius, la raison premiere ou la substance universelle.

20. *Li* produit tout par *ki* ou son air primitif ; cet air est son instrument & son régulateur général.

21. Après un certain nombre d’ans & de révolutions, le monde finira ; tout retournera à sa source premiere, à son principe ; il ne restera que *li & ki ; & li* reproduira un nouveau monde ; & ainsi de suite à l’infini.

22. Il y a des esprits ; c’est une vérité démontrée par l’ordre constant de la terre & des cieux, & la continuation reglée & non interrompue de leurs opérations.

23. Les choses ont donc un auteur, un principe invisible qui les conduit ; c’est *chu,* le maître ; *xin-kuei,* l’esprit qui va & revient ; *ti-kium,* le prince ou le souverain.

24. Autre preuve des esprits ; ce sont les bienfaits répandus sur les hommes, amenés par cette voie au culte & aux sacrifices.

25. Nos peres ont offert quatre sortes de sacrifices ; *lui,* au ciel & à *xanghti* son esprit ; *in,* aux esprits des six causes universelles, dans les quatre tems de l’année, savoir, le froid, le chaud, le soleil, la lune, les étoiles, les pluies, & la sécheresse ; *vuang,* aux esprits des montagnes & des fleuves ; *pien,* aux esprits inférieurs, & aux hommes qui ont bien mérité de la république.

D’où il suit 1° que les esprits des *Chinois* ne sont qu’une seule & même substance avec la chose à laquelle ils sont unis : 2° qu’ils n’ont tous qu’un principe, le chaos primitif ; ce qu’il faut entendre du *tien-Chu,* notre Dieu, & du *xanghti,* le ciel ou l’esprit céleste : 3° que les esprits finiront avec le monde, & retourneront à la source commune de toutes choses : 4° que relativement à leur substance primitive, les esprits sont tous également parfaits, & qu’ils ne sont distingués que par les parties plus grandes ou plus petites de leur résidence : 5° qu’ils sont tous sans vie, sans intelligence, sans liberté : 6° qu’ils reçoivent des sacrifices

seulement selon la condition de leurs opérations & des lieux qu’ils habitent : 7° que ce sont des portions de la substance universelle, qui ne peuvent être séparées des êtres où on les suppose, sans la destruction de ces êtres.

26. Il y a des esprits de génération & de corruption qu’on peut appeller *esprits physiques,* parce qu’ils sont causes des effets physiques ; & il y a des esprits de sacrifices qui sont ou bien ou malfaisans à l’homme, & qu’on peut appeller *politiques*.

27. La vie de l’homme consiste dans l’union convenable des parties de l’homme, qu’on peut appeller l’*entité* du ciel & de la terre : l’entité du ciel est un air très-pur, très-leger, de nature ignée, qui constitue l’*hoen,* l’ame ou l’esprit des animaux : l’entité de la terre est un air épais, pesant, grossier, qui forme le corps & ses humeurs, & s’appelle *pe,* corps ou cadavre.

28. La mort n’est autre chose que la séparation de *hoen* & de *pe ;* chacune de ces entités retourne à sa source ; *hoen* au ciel, *pe* à la terre.

29. Il ne reste après la mort que l’entité du ciel & l’entité de la terre : l’homme n’a point d’autre immortalité ; il n’y a proprement d’immortel que *li*.

On convient assez de l’exactitude de cette exposition ; mais chacun y voit ou l’athéisme, ou le déisme, ou le polithéisme, ou l’idolatrie, selon le sens qu’il attache aux mots. Ceux qui veulent que le *li* des *Chinois* ne soit autre chose que notre Dieu, sont bien embarrassés quand on leur objecte que ce *li* est rond : mais de quoi ne se tire-t-on pas avec des distinctions ? Pour disculper les lettrés de la Chine du reproche d’athéisme & d’idolatrie, l’obscurité de la langue prêtoit assez ; il n’étoit pas nécessaire de perdre à cela tout l’esprit que Leibnitz y a mis.

Si ce système est aussi ancien qu’on le prétend, on ne peut être trop étonné de la multitude surprenante d’expressions abstraites & générales dans lesquelles il est conçû. Il faut convenir que ces expressions qui ont rendu l’ouvrage de Spinosa si long-tems inintelligible parmi nous, n’auroient guere arrêté les *Chinois* il y a six ou sept cents ans : la langue effrayante de notre athée moderne est précisément celle qu’ils parloient dans leurs écoles.

Voilà les progrès qu’ils avoient faits dans le monde intellectuel, lorsque nous leur portâmes nos connoissances. Cet événement est l’époque de la philosophie moderne des *Chinois*. L’estime singuliere dont ils honorerent les premiers Européens qui débarquerent dans leurs contrées, ne nous donne pas une haute idée des connoissances qu’ils avoient en Méchanique, en Astronomie, & dans les autres parties des Mathématiques. Ces Européens n’étoient, même dans leur corps, que des hommes ordinaires : s’ils avoient quelques qualités qui les rendissent particulierement recommandables, c’étoit le zele avec lequel ils couroient annoncer la vérité dans des régions inconnues, au hazard de les arroser de leur propre sang, comme cela est si souvent arrivé depuis à leurs successeurs. Cependant ils furent accueillis ; la superstition si communément ombrageuse s’assoupit devant eux ; ils se firent écouter ; ils ouvrirent des écoles ; on y accourut ; on admira leur savoir. L’empereur *Cham-hy,* sur la fin du dernier siecle, les admit à sa cour, s’instruisit de nos sciences, apprit d’eux notre Philosophie, étudia les Mathématiques, l’Anatomie, l’Astronomie, les Méchaniques, *&c*. Son fils *Yong-Tching* ne lui ressembla pas ; il relégua à Canton & à Macao les virtuoses Européens, excepté ceux qui résidoient à Pékin, qui y resterent. *Kien-Long* fils de *Yong-Tching* fut un peu plus indulgent pour eux : il

défendit cependant la religion Chrétienne, & persécuta même ceux de ses soldats qui l’avoient embrassée ; mais il souffrit les Jésuites, qui continuerent d’enseigner à Pékin.

Il nous reste maintenant à faire connoître la Philosophie pratique des *Chinois :* pour cet effet nous allons donner quelques-unes des sentences morales de ce Confucius, dont un homme qui aspire à la réputation de lettré & de philosophe doit savoir au moins quelques ouvrages entiers par cœur.

1. L’éthique politique a deux objets principaux ; la culture de la nature intelligente, l’institution du peuple.

2. L’un de ces objets demande que l’entendement soit orné de la science des choses, afin qu’il discerne le bien & le mal, le vrai & le faux ; que les passions soient modérées ; que l’amour de la vérité & de la vertu se fortifient dans le cœur ; & que la conduite envers les autres soit décente & honnête.

3. L’autre objet, que le citoyen sache se conduire lui-même, gouverner sa famille, remplir sa charge, commander une partie de la nation, posséder l’empire.

4. Le philosophe est celui qui a une connoissance profonde des choses & des livres, qui pese tout, qui se soûmet à la raison, & qui marche d’un pas assûré dans les voies de la vérité & de la justice.

5. Quand on aura consommé la force intellectuelle à approfondir les choses, l’intention & la volonté s’épureront, les mauvaises affections s’éloigneront de l’ame, le corps se conservera sain, le domestique sera bien ordonné, la charge bien remplie, le gouvernement particulier bien administré, l’empire bien régi ; il joüira de la paix.

6. Qu’est-ce que l’homme tient du ciel ? la nature intelligente : la conformité à cette nature constitue la regle ; l’attention à vérifier la regle & à s’y assujettir est l’exercice du sage.

7. Il est une certaine raison ou droiture céleste donnée à tous : il y a un supplément humain à ce don quand on l’a perdu. La raison céleste est du saint ; le supplément est du sage.

8. Il n’y a qu’un seul principe de conduite ; c’est de porter en tout de la sincérité, & de se conformer de toute son ame & de toutes ses forces à la mesure universelle : ne fais point à autrui ce que tu ne veux pas qu’on te fasse.

9. On connoît l’homme en examinant ses actions, leur fin, les passions dans lesquelles il se complaît, les choses en quoi il se repose.

10. Il faut divulguer sur le champ les choses bonnes à tous : s’en reserver un usage exclusif, une application individuelle, c’est mépriser la vertu, c’est la forcer à un divorce.

11. Que le disciple apprenne les raisons des choses, qu’il les examine, qu’il raisonne, qu’il médite, qu’il pese, qu’il consulte le sage, qu’il s’éclaire, qu’il bannisse la confusion de ses pensées, & l’instabilité de sa conduite.

12. La vertu n’est pas seulement constante dans les choses extérieures.

13. Elle n'a aucun besoin de ce dont elle ne pourroit faire part à toute la terre, & elle ne pense rien qu'elle ne puisse s'avoüer à elle-même à la face du ciel.

14. Il ne faut s'appliquer à la vertu que pour être vertueux.

15. L'homme parfait ne se perd jamais de vûe.

16. Il y a trois degrés de sagesse ; savoir ce que c'est que la vertu, l'aimer, la posséder.

17. La droiture de cœur est le fondement de la vertu.

18. L'univers a cinq regles ; il faut de la justice entre le prince & le sujet ; de la tendresse entre le pere & le fils ; de la fidélité entre la femme & le mari ; de la subordination entre les freres ; de la concorde entre les amis. Il y a trois vertus cardinales ; la prudence qui discerne, l'amour universel qui embrasse, le courage qui soûtient ; la droiture de cœur les suppose.

19. Les mouvemens de l'ame sont ignorés des autres : si tu es sage, veille donc à ce qu'il n'y a que toi qui voyes.

20. La vertu est entre les extrèmes ; celui qui a passé le milieu n'a pas mieux fait que celui qui ne l'a pas atteint.

21. Il n'y a qu'une chose précieuse ; c'est la vertu.

22. Une nation peut plus par la vertu que par l'eau & par le feu ; je n'ai jamais vû périr le peuple qui l'a prise pour appui.

23. Il faut plus d'exemples au peuple que de préceptes ; il ne faut se charger de lui transmettre que ce dont on sera rempli.

24. Le sage est son censeur le plus sévere ; il est son témoin, son accusateur, & son juge.

25. C'est avoir atteint l'innocence & la perfection, que de s'être surmonté, & que d'avoir recouvré cet ancien & primitif état de droiture céleste.

26. La paresse engourdie, l'ardeur inconsidérée, sont deux obstacles égaux au bien.

27. L'homme parfait ne prend point une voie détournée ; il fuit le chemin ordinaire, & s'y tient ferme.

28. L'honnête homme est un homme universel.

29. La charité est cette affection constante & raisonnée qui nous immole au genre humain, comme s'il ne faisoit avec nous qu'un individu, & qui nous associe à ses malheurs & à ses prospérités.

30. Il n'y a que l'honnête homme qui ait le droit de haïr & d'aimer.

31. Compense l'injure par l'aversion, & le bienfait par la reconnoissance, car c'est la justice.

32. Tomber & ne se point relever, voilà proprement ce que c'est que faillir.

33. C’est une espece de trouble d’esprit que de souhaiter aux autres, ou ce qui n’est pas en notre puissance, ou des choses contradictoires.

34. L’homme parfait agit selon son état, & ne veut rien qui lui soit étranger

35. Celui qui étudie la sagesse a neuf qualités en vûe ; la perspicacité de l’œil, la finesse de l’oreille, la sérénité du front, la gravité du corps, la véracité du propos, l’exactitude dans l’action, le conseil dans les cas douteux, l’examen des suites dans la vengeance & dans la colere.

La morale de Confucius est, comme l’on voit, bien supérieure à sa métaphysique & à sa physique. On peut consulter Bulfinger sur les maximes qu’il a laissées du gouvernement de la famille, des fonctions de la magistrature, & de l’administration de l’empire.

Comme les mandarins & les lettrés ne font pas le gros de la nation, & que l’étude des lettres ne doit pas être une occupation bien commune, la difficulté en étant là beaucoup plus grande qu’ailleurs, il semble qu’il resteroit encore bien des choses importantes à dire sur les *Chinois,* & cela est vrai ; mais nous ne nous sommes pas proposé de faire l’abregé de leur histoire, mais celui seulement de leur philosophie. Nous observerons cependant, 1° que, quoiqu’on ne puisse accorder aux *Chinois* toute l’antiquité dont ils se vantent, & qui ne leur est guere disputée par leurs panégyristes, on ne peut nier toutefois que la date de leur empire ne soit très-voisine du déluge. 2°. Que plus on leur accordera d’ancienneté, plus on aura de reproches à leur faire sur l’imperfection de leur langue & de leur écriture : il est inconcevable que des peuples à qui l’on donne tant d’esprit & de sagacité, ayent multiplié à l’infini les accens au lieu de multiplier les mots, & multiplié à l’infini les caracteres, au lieu d’en combiner un petit nombre. 3°. Que l’éloquence & la poésie tenant de fort près à la perfection de la langue, ils ne sont selon toute apparence ni grands orateurs ni grands poëtes. 4°. Que leurs drames sont bien imparfaits, s’il est vrai qu’on y prenne un homme au berceau, qu’on y représente la suite de toute sa vie, & que l’action théatrale dure plusieurs mois de suite. 5°. Que dans ces contrées le peuple est très-enclin à l’idolatrie, & que son idolatrie est fort grossiere, si l’histoire suivante qu’on lit dans le P. le Comte est bien vraie. Ce missionnaire de la Chine raconte que les medecins ayant abandonné la fille d’un Nankinois, cet homme qui aimoit éperduement son enfant, ne sachant plus à qui s’adresser, s’avisa de demander sa guérison à une de ses idoles. Il n’épargna ni les sacrifices, ni les mêts, ni les parfums, ni l’argent. Il prodigua à l’idole tout ce qu’il crut lui être agréable ; cependant sa fille mourut. Son zele alors & sa piété dégénererent en fureur ; il résolut de se venger d’une idole qui l’avoit abusé. Il porta sa plainte devant le juge, & poursuivit cette affaire comme un procès en regle qu’il gagna, malgré toute la sollicitation des bonzes, qui craignoient avec juste raison que la punition d’une idole qui n’exauçoit pas, n’eût des suites fâcheuses pour les autres idoles & pour eux. Ces idolatres ne sont pas toûjours aussi modérés, lorsqu’ils sont mécontens de leurs idoles ; ils les haranguent à-peu-près dans ces termes : *Crois-tu que nous ayons tort dans notre indignation ? Sois juge entre nous & toi ; depuis long-tems nous te soignons ; tu es logée dans un temple, tu es dorée de la tête aux piés ; nous t’avons toûjours servi les choses les plus délicieuses ; si tu n’as pas mangé, c’est ta faute. Tu ne saurois dire que tu ayes manqué d’encens ; nous avons tout fait de notre part, & tu n’as rien fait de la tienne : plus nous te donnons, plus nous devenons pauvres ; conviens que si nous te devons, tu nous dois aussi. Or dis-nous de quels biens tu nous as comblés.* La fin de cette harangue est ordinairement d’abattre l’idole & de la traîner dans les boues. Les bonzes débauchés, hypocrites, & avares, encouragent le plus qu’ils peuvent à la superstition. Ils en sont sur-tout pour les pélerinages, &

les femmes aussi *qui donnent beaucoup dans cette dévotion, qui n'est pas fort du goût de maris jaloux au point que nos missionnaires ont été obligés de bâtir aux nouveaux convertis des églises séparées pour les deux sexes. Voyez le P.* le Comte. 5°. Qu'il paroît que parmi les religions étrangeres tolérées, la religion Chrétienne tient le haut rang : que les Mahométans n'y sont pas nombreux, quoiqu'ils y ayent des mosquées superbes : que les Jésuites ont beaucoup mieux réussi dans ce pays que ceux qui y ont exercé en même tems ou depuis les fonctions apostoliques : que les femmes *Chinoises* semblent fort pieuses, s'il est vrai, comme dit le P. le Comte, *qu'elles voudroient se confesser tous les jours, soit goût pour le sacrement, soit tendresse de pieté, soit quelqu'autre raison qui leur est particuliere :* qu'à en juger par les objections de l'empereur aux premiers missionnaires, les *Chinois* ne l'ont pas embrassée en aveugles. *Si la connoissance de Jesus-Christ est nécessaire au salut,* disoit cet empereur aux missionnaires, *& que d'ailleurs Dieu nous ait voulu sincerement sauver, comment nous a-t-il laissés si long-tems dans l'erreur ? Il y a plus de seize siecles que votre religion est établie dans le monde, & nous n'en avons rien sû. La Chine est-elle si peu de chose qu'elle ne mérite pas qu'on pense à elle, tandis que tant de barbares sont éclairés ?* C'est une difficulté qu'on propose tous les jours sur les bancs en Sorbonne. *Les missionnaires,* ajoûte le P. le Comte, qui rapporte cette difficulté, *y répondirent, & le prince fut content ;* ce qui devoit être : des missionnaires seroient ou bien ignorans ou bien mal-adroits s'ils s'embarquoient pour la conversion d'un peuple un peu policé, sans avoir la réponse à cette objection commune. *V. les art.* Foi, Grace, Prédestination. 7°. Que les *Chinois* ont d'assez bonnes manufactures en étoffes & en porcelaines ; mais que s'ils excellent par la matiere, ils pechent absolument par le goût & la forme ; qu'ils en seront encore long-tems aux magots ; qu'ils ont de belles couleurs & de mauvaises peintures ; en un mot, qu'ils n'ont pas le génie d'invention & de découvertes qui brille aujourd'hui dans l'Europe : que s'ils avoient eu des hommes supérieurs, leurs lumieres auroient forcé les obstacles par la seule impossibilité de rester captives ; qu'en général l'esprit d'orient est plus tranquille, plus paresseux, plus renfermé dans les besoins essentiels, plus borné à ce qu'il trouve établi, moins avide de nouveautés que l'esprit d'occident. Ce qui doit rendre particulierement à la Chine les usages plus constans, le gouvernement plus uniforme, les lois plus durables ; mais que les sciences & les arts demandant une activité plus inquiette, une curiosité qui ne se lasse point de chercher, une sorte d'incapacité de se satisfaire, nous y sommes plus propres, & qu'il n'est pas étonnant que, quoique les *Chinois* soient les plus anciens, nous les ayons devancés de si loin. *V. les mém. de l'acad. ann. 1727. L'hist. de la Philos. & des Philosoph. de* Bruck. Bulfing. Leibnitz. Le P. le Comte. *Les mém. des miss. étrang. &c. Et les mém. de l'acad. des inscript.*


◄ CHING-YANG ▲ CHINON ►